

Lurelu



Les petites créatures de Fanny

Francine Sarrasin

Volume 35, numéro 2, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2012). Les petites créatures de Fanny. *Lurelu*, 35(2), 21–22.

Les petites créatures de Fanny

Francine Sarrasin

Saluer le pouvoir de donner une forme concrète à quelque chose d'imaginaire est une bien faible façon de rendre hommage au travail éminemment créatif de Francine Bouchard, cette Fanny illustratrice qui nous a quittés récemment. Donner à voir ce qui n'existe pas vraiment et l'offrir tout simplement à l'enfant pour qu'il se l'approprie et le fasse vivre dans son propre univers. Ce passage ailleurs que dans le réel connu est un peu le chemin que l'artiste a pris en inventant son *Zloukch* à partir des histoires de Dominique Demers (Éd. Les 400 coups), en créant *Pile et Poil* pour le texte de Carole Tremblay (Éd. Dominique et compagnie). Pour l'illustratrice, c'est aussi son legs et sa continuité.

Dessiner l'irréel

Avec ses trois longues oreilles, son nez de bouffon bleu, ses petites moustaches, ses quatre doigts et autant d'orteils, son juste-au-corps (à moins qu'il s'agisse du pelage?) rayé, à pois et fortement coloré, quelle est donc cette créature? Ce *Zloukch* n'est pas qu'un personnage dessiné par l'illustratrice, il est aussi issu du geste persévérant et acharné de l'enfant de l'histoire. Une sorte de mise en abyme permet en effet de décupler l'action de dessiner, en faisant intervenir le petit Zachary, ce personnage lui-même dessiné qui, dans l'histoire, dessine! Or, dessiner son animal préféré revient à créer, inventer ou, mieux, donner vie.



Cette double page correspond à quelque chose de joyeux, de calme et d'accompli. C'est la fin de l'aventure : le moment où apparaît pour la première fois le «vrai» *Zloukch*. Il faut voir la parenté d'attitudes entre les deux compères qui ont le même petit sourire, la même démarche, les mêmes complications d'oreilles... Il faut voir aussi comment on nous les présente : ils sont pratiquement de la même taille, épanouis, de face, sur un terrain neutre, loin de l'école où l'on apprend des choses. Les regards sont explicites.

Étrangement, l'enfant semble plus étonné que le *Zloukch*. Le choix chromatique est léger, joyeux. L'accomplissement du rêve de Zachary se formule ici en termes d'action et de lien : observons que les deux personnages se tiennent par la main, marchent du même pas, arborent un semblable sourire. Et ils viennent vers le spectateur lecteur comme pour lui faire face et lui dire que, oui, cette étrange cohabitation est possible.

On admettra volontiers que ce magistral face-à-face ne représente pas une menace pour le spectateur. Car les personnages sont vus en entier, à une certaine distance du bord inférieur et sur un chemin qui s'ouvre largement vers la droite. Il y a place au dégagement et, de toute façon, avec un tel sourire, le contact est garanti! À l'issue de cette histoire, l'enfant lecteur pourra transposer ses propres sentiments sur l'un ou l'autre héros, soit en ancrant sa sécurité dans le réel, soit en propulsant sa perception dans l'imaginaire. Les deux attitudes sont tout aussi enrichissantes!

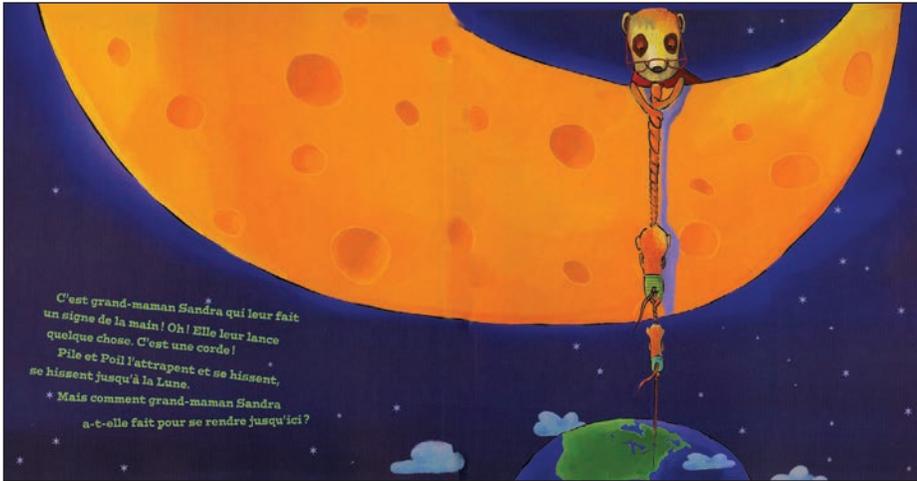


La lune en partage

Dans l'histoire de *Pile et Poil*, deux cousins, un peu jumeaux, entreprennent, dans l'imagerie de Fanny, un fort étrange périple. Ils vivent plusieurs difficultés mais, par le pouvoir qui est propre à ce type d'histoire (et qui doit beaucoup amuser les enfants!), chaque problème se résout par l'apparition soudaine d'un accessoire aussi fantaisiste qu'un parachute, une rame, un marteau, une trottinette. La corde finale, elle, sera fournie par l'autre personnage de l'histoire vers qui nos deux héros ont orienté leur projet de voyage : leur grand-mère.

L'histoire a de quoi surprendre. Les moyens entrepris pour atteindre l'objectif sont tout aussi bizarres, comme l'est aussi le projet d'aller seulement «saluer» une grand-mère, apparemment seule dans sa grande maison... Si *Pile et Poil* veulent se rendre si haut, jusqu'à la lune, pour apercevoir «de loin» leur grand-mère, est-ce à dire que celle-ci se trouve dans un univers autre, comme dans une mystérieuse partie du ciel? Est-ce à dire qu'elle pourrait être morte? Comment rendre une telle réalité en image?

L'illustratrice choisit de donner à ces héros une identité qui n'est pas mentionnée dans le texte. Elle dessine des suricates : ces deux petits êtres à longues queues qui se tiennent debout comme des humains, avec bras, jambes et têtes. Ils ont un museau et de grands yeux ronds cernés de brun, caractéristiques qu'on retrouve chez ces petits animaux d'Afrique australe. Comme les vrais suricates, les *Pile et Poil* de l'histoire ont des relations filiales très structurées et chaleureuses : leur grand projet en fait foi! Et si ces espèces de mangoustes ont l'habitude de la cohabitation dans un même terrier avec plusieurs générations de leurs congénères, il devient compréhensible qu'on s'inquiète d'une grand-mère vivant seule dans une grande maison. On peut imaginer que l'enfant sera sensible à ces animaux dessinés qui ont revêtu des culottes fort colorées et qui, tout au long de l'histoire, posent des gestes bien semblables à ceux des humains.



La finale dessine dans le haut de la page un croissant de lune aux allures d'un gros fromage. Il y a aussi les trois personnages, Pile, Poil et leur grand-mère, liés par cette corde verticale, toute raide, qui tranche la portion droite de l'image. L'ascension semble longue et périlleuse pour les petits qui ont encore du chemin à parcourir et un grand effort à fournir. De loin en loin, ils sont vus plus petits. Le dernier est placé vis-à-vis du vide. Il a peut-être le vertige face à ce grand ciel étoilé. Il a peut-être peur de tout ce bleu si sombre... Mais il est montré de dos : une situation graphique qui favorise, pour l'enfant lecteur, son lien à ce personnage qui monte, monte... En effet, placer un personnage de dos dans un tableau permet bien souvent un transfert d'identification entre ce personnage montré et le spectateur. Dans la physiologie de la perception, cette observation est d'autant plus vérifiable qu'il est ici question d'enfant, apte à entreprendre, à son tour, sa propre quête de chaleur et de câlins dans l'aboutissement de cette histoire. Le suricate est un animal qui n'est pas du tout avare de caresses, il est donc cohérent que le récit imagé de *Pile et Poil* tende aussi vers un rapprochement affectueux.

Un si délicieux interdit!

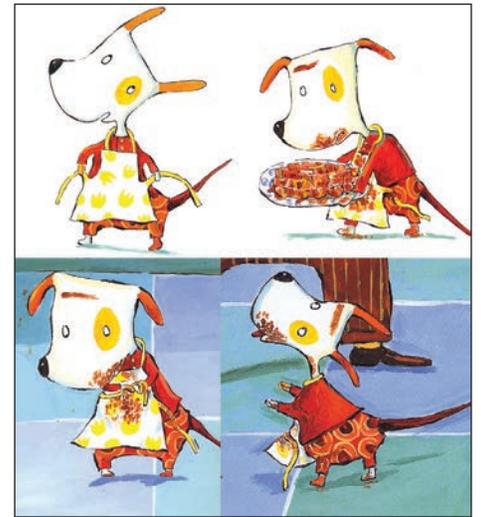
Les petites bêtises de Passepoil (Éd. Dominique et compagnie) mettent en scène un chien qui a, lui aussi, bien des parentés avec l'enfant. Cette fois, il est en relation avec d'autres animaux et avec deux humains. Sa maîtresse, M^{lle} Madeleine, entretient un rapport étonnant avec son chien qu'elle traite vraiment comme une personne, voire une personne sérieuse et responsable. Elle lui confie en effet une tâche difficile mettant à l'épreuve, d'une certaine façon, son sens du devoir. Pendant l'absence de sa maîtresse, le chien devra envelopper une à une les truffes chocolatées, sans y goûter. C'est avec l'aide de ses compagnons de l'animalerie voisine qu'il commence le travail. Mais une tentation, bien légitime, aura tôt fait de transformer

cette louable mission en une espèce de festin!

Dans la double page qui initie le projet, on capte tout de suite le lien entre les deux protagonistes : les vêtements de la dame et ceux du chien arborent les mêmes motifs, les deux visages sont montrés près l'un de l'autre, au-dessus de la table, et les regards sont portés vers un seul but : l'assiette de truffes. Même les bouches de l'une et l'autre offrent une certaine parenté de sourire ou d'envie. Cette double page annonce la suite de l'histoire puisque deux tabliers sont accrochés au mur et le ruban se trouve déjà sur la nappe. Pour le moment, tout est bien ordonné et propre. Dans l'image, seule la queue du chien s'active et laisse présager autre chose...

Quand on s'attarde au seul comportement de Passepoil, on peut aisément transposer ses gestes à un personnage humain

- qui est fier et responsable quand il commence le travail en nouant son tablier;
- quand il offre piteusement l'assiette de fausses truffes enveloppées à sa maîtresse;
- quand, pris en flagrant délit d'avoir transgressé l'interdit, les deux pieds par en dedans, il tortille les cordons de son tablier;
- et quand, tendu vers M. Albert qui s'apprête à ouvrir un petit paquet, il veut s'interposer comme s'il disait « non! non! ».



C'est qu'à la fin de l'histoire, M^{lle} Madeleine, bonne joueuse, après avoir découvert le pot aux roses, offre aux animaux, amis de Passepoil, les fausses truffes enveloppées (qui sont des bobines de fil) mais donne, à M. Albert, une vraie truffe.

L'histoire d'Élaine Arsenault est peut-être une histoire gourmande, mais c'est aussi une histoire de mandat, de responsabilité, de limites et d'interdit. Celle de Fanny propose en plus, dans son imagerie, un transfert et un jeu de rôles entre l'animal et l'enfant. Le petit lecteur, qui n'est pas dupe, saura bien capter le sens de tout cela, et comprendre que la faute n'est pas si grave, après tout. La preuve : l'attitude compréhensive de M^{lle} Madeleine et, surtout, cet immense plaisir de manger du chocolat!

L'apport de sens se trouve ainsi décuplé par le travail de l'illustratrice, qui réussit à faire vivre une relation personnelle dynamique entre le personnage dessiné de l'album et l'enfant lecteur. De l'irréel des autres histoires qui prend forme par son geste à cette représentation animalière, l'illustratrice est restée près de l'enfant, le destinataire et principal intéressé à ses histoires imagées. Par ce précieux contact, l'œuvre de Fanny se poursuit donc. Et c'est bien ainsi.

lu

